

Les deux sœurs

In: Genèses, 24, 1996. pp. 33-56.

Résumé

Jacques Maître : The Two Sisters The two sisters discussed here are Sophie Lair Lamotte (1849-1838) and Pauline (1853-1918), daughters of a Mayenne hat-maker. They both completed their studies to become teachers in girls' primary schools and shared a strong religious fervor that led them to join the Third Order of Saint Francis. However, their professional lives were to diverge: the eldest continued the highly «successful» career, institutionally programmed in advance, that she began at age seventeen, which ultimately led to opening her own boarding school and representing private education in the Sarthe on the Departmental Primary Education Commission. The younger sister made a radical choice at the age of nineteen in favour of a life as a Franciscan mystic, giving up her family name, inheritance and professional degree in order to live in poverty among the most destitute proletarians in Montmartre after the Communards were crushed. Pauline's deviance is somewhat clarified when the reasons attending her unusual choice are considered from an analytic standpoint.

Citer ce document / Cite this document :

Maître Jacques. Les deux sœurs. In: Genèses, 24, 1996. pp. 33-56.

doi : 10.3406/genes.1996.1398

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_24_1_1398

DOSSIER

Genèses 24, sept. 1996, pp. 33-56

LES DEUX SŒURS

Jacques Maître

Les deux sœurs dont il va être question sont Sophie Lair Lamotte (1849-1938) et sa cadette Pauline (1853-1918). Filles d'un chapelier de Mayenne, elles avaient fait des études pour être institutrices; toutes deux dévotes, tertiaires franciscaines dans l'obédience dirigée par les capucins, elles n'ont pas cessé d'être liées par une très chaleureuse affection; mais elles auront suivi des voies fort divergentes. L'aînée, Sophie, a mené sa carrière pédagogique au Mans, où elle a eu assez rapidement son propre établissement, et elle représentait l'enseignement libre à la Commission départementale de l'enseignement primaire. Pauline a opté très tôt, à dix-neuf ans, pour une vocation radicale de mystique franciscaine, partageant sous un pseudonyme le sort des prolétaires les plus démunis, sur la butte Montmartre, aux lendemains de la liquidation des communards. Les conditions sociales dans la famille d'origine n'étaient pas complètement superposables; ainsi, le rang dans la fratrie constitue une différence sociale significative, encore qu'il joue ici dans le sens où l'avenir professionnel de la puînée se trouvait a priori favorisé par la position de l'aînée: au moment même où débute l'engagement mystique de Pauline, la directrice de l'école où travaille Sophie offre un poste à la cadette. Sans avoir l'idée absurde de reconstituer une totalisation des processus en jeu, il est dès lors tentateur de se tourner vers la psychanalyse pour donner un sens à la subjectivité de la rupture que Pauline opère en cassant la trajectoire inscrite dans son origine familiale et scolaire, tandis que l'aînée poursuit d'une façon exemplaire et réussie la carrière prévue. Telle est la démarche dont je veux rendre compte dans cet article, après avoir exposé le cheminement épistémologique, théorique et méthodologique qui me conduit à traiter ainsi mon matériel.

Épistémologie

La question originelle de mes travaux sur la mystique est celle de l'articulation entre la sociologie et la psychanalyse. Je l'avais explicitée en 1975 dans un article dont l'épistémologie devait encore se mettre à l'épreuve de

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

recherches concrètes¹. Le concept d'idéologie est central dans cette démarche, en partant des positions prises par Piaget :

«Entre la technique et la science, il y a un moyen terme, dont le rôle a parfois été celui d'un obstacle : c'est l'ensemble des formes collectives de pensée ni techniques ni opératoires et procédant de la simple spéculation ; ce sont les idéologies de tout genre, cosmogoniques ou théologiques, politiques ou métaphysiques, qui s'étagent entre les représentations collectives les plus primitives et les systèmes réflexifs contemporains les plus raffinés. Or, le résultat le plus important des analyses sociologiques conduites sur ce moyen terme, ni technique ni opératoire, de la pensée collective, a été de montrer qu'il est essentiellement sociocentrique².»

«Les représentations sociomorphiques (idéologiques) expriment la manière dont les individus se représentent en commun leur groupe social et l'univers, et c'est parce que cette représentation n'est qu'intuitive ou même symbolique, et non pas encore opératoire, qu'elle est sociocentrique, en vertu d'une loi générale à toute pensée non opératoire, qui est de demeurer centrée sur son sujet (individuel ou collectif)³.»

«[Cette conception de l'idéologie] met en évidence la dualité de pôles entre une pensée dont la fonction est de justifier des valeurs et dont l'autre est de dégager les relations entre la nature et l'homme⁴.»

Jean Piaget souligne donc un des traits constitutifs de l'idéologie : la fonction de légitimation, tendant à «justifier des valeurs» qui «constituent les buts des actions de l'homme en société».

Or, l'idéologie ne peut fonctionner dans le social sans se trouver investie subjectivement par les individus, comme le montre Willy Baranger :

«[elle] a un contenu latent, c'est-à-dire qu'elle exprime – comme le rêve, le jeu, le symptôme névrotique ou n'importe quel phénomène mental – des fantasmes inconscients et des relations objectales. Freud a montré que le moi acquiert son idéologie dans une suite d'identifications introjectives, c'est-à-dire qu'elle est elle-même vécue comme un objet, qu'elle représente une série d'objets introjectés⁵.»

Dès lors l'idéologie se situe avec précision à l'interface des deux champs épistémologiques constitués respectivement par la sociologie et la subjectivité individuelle.

Théorie

Si on retient comme un des traits essentiels de l'idéologie sa capacité de légitimation, une construction d'objet sociologique doit d'abord se référer au point de vue social

1. «Sociologie de l'idéologie et entretien non directif», *Revue française de sociologie*, n° XVI-2, 1975, pp. 248-256. Les trois références principales de cet article étaient : Jean Piaget : *Introduction à l'épistémologie génétique*, Paris, PUF, 1950 ; Louis Althusser : «Idéologie et appareils idéologiques d'État», *La Pensée*, n° 151, 1970, pp. 3-38 ; Willy Baranger : «Le moi et la fonction de l'idéologie», *La Psychanalyse*, n° 5, 1969, pp. 183-193.

2. J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, op. cit., pp. 241-242.

3. *Ibid.*, p. 246.

4. *Ibid.*, p. 253.

5. W. Baranger, «Le moi et la fonction de l'idéologie», op. cit., p. 185.

qui fonde la légitimité de telle idéologie; cette nécessité nous renvoie aux processus sociaux qui constituent la genèse de ce point de vue.

«Son symbolisme est nécessairement sociocentrique, puisque sa fonction propre est de traduire en idées les aspirations nées des conflits sociaux et moraux, c'est-à-dire de centrer l'univers sur les valeurs élaborées par le groupe ou par les sous-collectivités qui s'opposent au sein du groupe social⁶.»

Sur le plan théorique, j'articule ce concept avec celui que Freud dénomme «illusion» :

«Nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalante⁷.»

Dans le social, Freud s'attache particulièrement aux illusions religieuses :

«Ces idées [religieuses], qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité; le secret de leur force est la force de ces désirs⁸.»

Spécialisé dans les sciences sociales des religions, je me suis risqué à bâtir dans cette perspective un faisceau d'hypothèses formant une définition de la religion : la religion est une institution sociale reposant ouvertement sur le recours à une affirmation d'un «au-delà» (au-delà des déterminations concrètes qui limitent tout sujet), avec les affects, les représentations, les pratiques et les normes correspondants, ce qui permet de proposer aux sujets individuels une satisfaction de leurs désirs qui échappe par là en une certaine mesure au contrôle exercé par les processus secondaires (au sens freudien); l'emprise de la religion s'ancre dans l'interface entre le renforcement qu'elle procure aux idéologies des groupes les plus divers et le langage de désir qu'elle tient aux sujets individuels : ce dispositif capte l'adhésion des individus à des stratégies sociales dont la nature déterminée est ainsi occultée aux yeux des acteurs eux-mêmes, et il légitime socialement chez ces mêmes individus des processus psychiques qui, sans cela, seraient tenus par les instances de contrôle social pour un refus pathologique de la réalité.

Méthode

La voie que j'ai choisie pour opérationnaliser une stratégie de recherche passe par la prise en compte de «cas» individuels, où le discours d'une personne déterminée peut être référé à la sphère idéologique comme position-

6. J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, op. cit., p. 253.

7. Sigmund Freud, *Die Zukunft einer Illusion* (1927); je cite d'après la traduction française due à Marie Bonaparte et revue par Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF, rééd. 1971, p. 45.

8. *Ibid.*, p. 43.

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

née socialement et investie de pulsions inconscientes⁹. L'ouverture à la psychanalyse me semble trouver un terrain de choix avec des monographies cliniques approfondies. Corrélativement, la démarche sociohistorique elle-même peut alors prendre une tournure clinique.

Le fait que Pauline s'est engagée à corps perdu dans la mystique affective féminine catholique donne une lisibilité particulière au dossier; d'une part, la posture mystique comporte une capacité de subversion idéologique assez radicale, de sorte que les règles du jeu social et les enjeux eux-mêmes se trouvent pris à contrechamp; d'autre part, elle se dit dans un discours dont l'expressivité donne beaucoup à entendre du côté de l'inconscient.

Le problème des deux sœurs

Pour poser la question des écarts subjectifs qui induisent deux personnes placées familialement dans des positions très voisines à prendre des directions fort divergentes dans leurs accomplissements sociaux, il est intéressant de comparer deux sœurs, même si des différences telles que le rang de naissance introduisent à elles seules des processus sociaux gros de destins contrastés. À cet égard, les trajets respectifs de Sophie et de Pauline Lair Lamotte permettent de pointer des éléments significatifs.

La famille Lair Lamotte

À l'orée du Second Empire, dans le quartier chic de Mayenne, le chapelier Prosper Lair Lamotte vit entouré de présences féminines: Sophie Fouësil, son épouse, fille d'un boulanger d'Évron; leurs enfants, Sophie, née en 1849, et Mathilde, née en 1851; Eulalie Fouësil, la pieuse belle-sœur, qui se rend utile dans le foyer. En 1853, le cercle s'élargit avec la naissance de Pauline, suivie de Léontine en 1858. Faute de place, je parlerai très peu ici de Mathilde, réputée la «voltairienne» de la famille, et de Léontine, décrite comme dépressive et toujours pessimiste.

Pour des notables désargentés, ayant quatre filles, dans une petite ville provinciale au lendemain du Second Empire, le souci majeur est d'«établir» leurs enfants; en déconfiture, l'entreprise familiale ne saurait leur fournir un emploi ni un revenu. Chez les Lair Lamotte, deux filles

9. *L'Autobiographie d'un paranoïaque. L'abbé Berry (1878-1947) et le roman de Billy «Introïbo»*, Paris, Anthropos (Collection Psychanalyse), 1994. Avant-Propos dialogué avec Pierre Bourdieu. *L'Orpheline de la Bérésina. Thérèse de Lisieux (1873-1897)*, Paris, Cerf (Collection Sciences humaines et religion), 1995. Préface dialoguée de Michèle Bertrand et Ginette Raimbault. *Les Stigmates de l'hystérique et la peau de son évêque. Laurentine Billoquet (1862-1936)*, Paris, Anthropos (Collection Psychanalyse), 1993. Préface d'Émile Poulat.

– Mathilde et Léontine – choisissent la voie ordinaire, celle du mariage avec des hommes de leur rang, en l’occurrence des fonctionnaires qui occupent des postes financiers localement importants. Les deux autres – Sophie et Pauline – sont munies de leur «brevet» et prennent le chemin de l’enseignement libre. L’aînée, Sophie, réussira magistralement. Quant à Pauline, quelqu’un qui l’a bien connue s’étonnera plus tard que cette femme intelligente, instruite, diplômée, parlant l’anglais, ne soit pas en mesure de gagner «normalement» sa vie. Mis à part le rang de naissance, nous pouvons considérer ici comme significatif l’écart entre les deux sœurs dans la façon singulière dont chacune des deux investit l’idéologie héritée.

A l’époque, la Mayenne se trouve partagée entre passions politiques divergentes héritées des soubresauts révolutionnaires ou restaurateurs ; les clivages de la chouannerie se lisent sur la carte électorale ; dans les scrutins d’arrondissement au début de la III^e République (1876, 1877, 1881), les deux circonscriptions de Mayenne seront acquises à la République. Sous le Second Empire, Prosper affichait déjà son appartenance à la tradition républicaine avec beaucoup de détermination. Il poussait ses idées de gauche jusqu’à se proclamer internationaliste. Dans les années 1930, le témoignage de sa fille aînée le décrira comme ayant été

«un idéaliste plutôt qu’un utopiste, cerveau naturellement générateur d’idées scientifiques ou autres dont nous voyons aujourd’hui la réalisation.»

Avec de telles orientations, cet homme de progrès va se trouver considéré par les femmes de son entourage comme fâcheusement éloigné de la religion ; il y fera pleinement retour dès la chute de l’Empire, ce qui n’implique pas l’abandon de ses convictions républicaines, attitude qui inspirera aussi la position constante de Sophie, attachée fidèlement à la religion et à la République. Prosper était d’ailleurs fortement encadré dans une parentèle catholique, au-delà même de son propre foyer. Il avait un frère prêtre ; une petite-fille fut carmélite, un beau-frère prêtre, et ainsi de suite.

La fratrie

Dans ce monde religieux, Pauline trouve les référents socioculturels d’un langage qui lui permet d’élaborer sa propre place au sein du discours familial. Ainsi, sa mère, femme assez glaciale, qu’on dirait en termes modernes

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

une «mère hygiénique», s'alliait à sa sœur cadette, Eulalie, pour dénigrer le père parce qu'il ne s'attachait pas suffisamment à multiplier les bénéfices de son entreprise. Sophie Lair Lamotte racontera beaucoup plus tard :

«Plus d'une fois la petite Pauline, enfermée dans son lit blanc aux rideaux bien clos, dut entendre sa mère et sa tante gémir sur l'état financier allant à la dérive.»

L'aînée des filles Lair Lamotte porte le prénom de la mère. Je ne sais pas d'où vient le prénom choisi pour Mathilde. Le père s'appelle Prosper Paulin, de sorte que notre héroïne hérite du second prénom paternel ; la quatrième et dernière, Léontine, tient son prénom de l'abbé Léon Lair Lamotte (1824-1891), «Tonton curé», oncle paternel. Celui-ci constitue une figure de prêtre pittoresque ; ordonné deux ans avant la naissance de Pauline, curé d'Izé (Mayenne) de 1868 à sa mort, il est célèbre par son intransigeance contre-révolutionnaire, allant jusqu'à sonner le tocsin tous les 14 juillet, tandis que son frère se signale comme républicain et internationaliste ; tout cela sous le Second Empire ! Ces divergences passionnées n'empêchent pas les réunions de famille ni la transmission des prénoms.

Du côté des patronymes, les éléments significatifs ne manquent pas non plus. Dans la famille Lair Lamotte, l'absence de trait d'union entre les deux mots signale la disparition de la préposition «de» dans la branche républicaine au moment de la Révolution ; des cousins de Pauline avaient obtenu la restauration rétroactive de la particule par rectification d'état civil, ce que Prosper trouvait ridicule. Les beaux-frères de Pauline appartenaient à une famille «Cochon» qui avait également obtenu par voie de justice une rectification d'état civil pour prendre un nouveau patronyme mieux sonnant. Quand Pauline a voulu changer de nom, elle a choisi celui de Lebouc, allant ainsi au rebours des ostentations patronymiques. Bien d'autres éléments suggèrent qu'elle vivait sa filiation comme usurpée, et qu'elle se sentait tenue d'abandonner cette place illégitime dans sa constellation familiale d'origine.

Par exemple, en 1884, Sophie Fouësil fut victime d'une hémorragie cérébrale qui la fit retomber en enfance et dont elle devait mourir en 1888 ; lorsque le père demanda à sa fille de revenir chez ses parents pour soigner sa mère malade – ce qui signifiait la materner – Pauline répondit que sa place était auprès de Rosalie Bourland, une

femme cancéreuse, de onze ans plus âgée que Pauline et que celle-ci hébergeait dans sa pauvre mansarde.

«J'écrivis que je ne pouvais retourner, que j'allais prier et envoyer un ange gardien... Heureusement, Dieu nous aida, il envoya auprès de ma mère une petite religieuse que ma mère prit pour sa fille... Pour ma mère la vraie Pauline était morte, la petite sœur tint sa place pendant deux ans jusqu'à sa mort. Toujours ma mère a vu en elle sa fille et faisait des reproches à mon père de ce qu'il ne l'embrassait pas» [c'est-à-dire de ne pas la reconnaître comme son enfant].

Durant la période où Pauline est petite, le père compense la froideur de la mère et se montre maternant avec ses quatre filles. Mais sa tiédeur religieuse fait que la dévotion de Pauline est façonnée très précocement par sa tante Eulalie et son aînée Sophie ; elles lui inculquent une ferveur religieuse qui comble l'enfant. Pauline se rappellera toujours les sentiments délicieux que lui inspirent à cinq ans les fêtes célébrant la définition du dogme de l'Immaculée Conception (1854) ; tout au long de sa vie, Pauline aspirera, comme beaucoup de dévotes contemporaines, à voir le pape réitérer avec un dogme marial complémentaire, celui de l'Assomption (1950). Dès l'âge de six ans, Pauline prend un vif plaisir à fréquenter les cérémonies avec son aînée. Eulalie, Sophie et Pauline font leurs délices des hagiographies de martyrs. La première communion de la petite est préparée sous la direction de Sophie ; bien longtemps après, Pauline notera dans son journal :

«Le jour de ma première communion, ne connaissant pas encore ce que c'est que la vie, j'ai eu cependant comme l'intuition d'une vie supérieure à celle des sens, où l'âme détachée des créatures appartient exclusivement à Dieu. J'ai pris la résolution de n'être jamais qu'à Lui seul [...]. Lorsque plus tard à la pension je recevais la confidence de jeunes filles plus gâtées que moi, je me disais : moi aussi j'aime ; mais mon amour, c'est Dieu, aucune créature ne peut Lui être comparée. Je n'ai à craindre de sa part ni infidélité ni égoïsme. [...] Je trouvais dans cet amour un bonheur inexprimable. C'est alors que j'ai eu pour la première fois la vision du crucifix.»

Les études

On a peu d'éléments sur les études de Pauline, sinon qu'elles comportent une culture littéraire classique, axée sur le XVII^e siècle et que l'écolière se prépare à l'enseignement sur les traces de Sophie. Elle reçoit à l'école primaire et en pension une bonne instruction qui lui permet d'obtenir le brevet simple d'institutrice et lui procure une

DOSSIER

Trajectoires
Jacques Maître
Les deux sœurs

facilité de style. Bien qu'on la juge très intelligente, on ne lui fait pas poursuivre ses études jusqu'au brevet supérieur à l'instar de Sophie, par crainte que la vie de pensionnaire ne nuise à sa santé précaire.

Pauline est captivée par la lecture de Pascal et de la Bible. Vers dix-huit ans, elle aborde Thérèse d'Avila, avec le *Traité de la perfection*; la complication de cette religion la rebute; toutefois, elle affirme avoir bien compris cet ouvrage, car elle aurait éprouvé par avance les états qui s'y trouvent analysés.

Au printemps 1872, quand Pauline approche de ses dix-neuf ans, le foyer des Lair Lamotte, rue de Beauvais, a déjà vu partir la tante Eulalie et les deux aînées, Sophie, qui enseigne depuis cinq ans au Mans, dans l'institution dirigée par Victorine Coindon (1814-1899), et Mathilde, devenue madame Michel en novembre 1871. L'état financier de la chapellerie n'est pas brillant; le père et la mère ont dépassé la cinquantaine. Pauline estime le moment venu de gagner sa vie; elle choisit de partir comme préceptrice à Londres. Ce départ a lieu contre le gré des parents, qui le jugent aventureux; mais Pauline y investit toute sa capacité de détermination intransigeante. Personne ne se doute que la vie de la jeune fille va basculer à l'extrême. Pourtant, les éléments d'une conversion radicale se trouvent en place. Sophie garde son ascendant spirituel sur sa cadette; entrée dans le Tiers Ordre franciscain, elle écrit à Pauline des lettres pleines de l'esprit du Poverello¹⁰, une Pauline qui a toujours pris ce genre de discours au pied de la lettre. De surcroît, l'aînée se place sous l'obédience des capucins, dans un courant du Tiers Ordre dont l'animateur est le Père Prosper de Martigné¹¹. Elle choisit comme directeur de conscience le Père capucin Conrad. La spiritualité du Tiers Ordre alimentera désormais la ferveur de Sophie et de Pauline, celle-là plus rassise et engagée dans ses responsabilités professionnelles, celle-ci cherchant passionnément des modèles d'héroïcité mystique dont la théorie vient de saint Bonaventure. Centrée notamment sur le sang de Jésus, cette spiritualité investit avec ferveur le cœur transpercé du Christ, et saint Bonaventure l'invoque avec des accents qui suggèrent pour nous la nostalgie d'un rapport symbiotique à la mère :

«Lave-moi mieux encore de mon iniquité [...] afin que [...] je mérite d'habiter dans ton cœur tous les jours de ma vie [...]. Ton flanc a été percé pour nous permettre d'y entrer.»

10. «Poverello» : le pauvre (surnom de François d'Assise).

11. L'autre branche dépend des «frères mineurs», couramment appelés «franciscains».

De plus, la féminité se trouve aussi du côté du mystique, dont l'âme sera l'épouse de Jésus. Pour les tertiaires d'obédience capucine, à l'époque de Pauline, la doctrine de saint Bonaventure est transmise en premier lieu par le Père Prosper de Martigné et la pratique qui en découle se trouve illustrée au fil des pages dans les *Annales franciscaines*. Non seulement la stigmatisation de saint François revient constamment, mais l'hagiographie de ses émules est sans cesse proposée en modèle. Ainsi, pour prendre un seul exemple, sont rapportées les paroles qu'une sainte franciscaine, Véronique Giuliani (1660-1727), adresse à son «divin époux» :

«Oui, je veux être crucifiée avec vous; faites-moi souffrir tout ce que vous avez souffert pour moi.»

Le commentateur ajoute :

«La nuit de Noël de l'année 1696, s'armant d'un canif, elle trace sur sa poitrine, au-dessus du cœur, une croix sanglante.»

Parmi les autres stigmatisées que glorifient les *Annales franciscaines*, nous trouvons même des contemporaines de Pauline, dont la plus célèbre fut Louise Lateau. Quand Pauline se fait des brûlures au milieu de la poitrine avec un crucifix de fer porté au rouge, elle réalise un modèle socioculturel inculqué par la littérature édifiante du Tiers Ordre. Il en ira de même à la Toussaint 1896, quand apparaîtront sur ses pieds les stigmates de la Passion.

Pour ne pas nous borner à de telles virtuosités, relevons les traits essentiels de l'ascèse proposée par le Père Prosper de Martigné aux tertiaires, sur le prototype de saint François :

«[aimant la pauvreté, il ressentit] cette inclination qui le portait à rechercher la compagnie des pauvres, à partager avec eux le pain de l'aumône, à se dépouiller de son propre manteau pour couvrir leur nudité. Parce qu'il aimait la pénitence: il crucifia sa chair et triompha des répugnances instinctives de sa nature en vivant au milieu des lépreux. Il lavait leurs plaies avec amour et les baisait avec respect. [...] Parce qu'il aimait l'humilité: il rechercha de préférence la compagnie des petits, s'adonna volontiers aux travaux et aux fonctions les moins relevées, et refusa toute gloire et tout honneur.»

Tel va être désormais le programme de vie que se trace Pauline.

L'orientation politique de gauche provient du père, tandis que la dévotion a été transmise à Sophie et Pauline par la lignée maternelle, notamment à travers Eulalie, la jeune sœur de la mère. Sophie poursuivra cette tradition

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

dévote, tout en restant fidèle au républicanisme paternel. Chez Pauline, la combinaison de la ferveur religieuse avec l'ouverture à la question sociale donnera un produit explosif. Sophie avait assuré la formation religieuse de la petite et lui avait inculqué la spiritualité franciscaine; de même, elle était entrée la première dans le Tiers Ordre et avait adopté comme directeur de conscience le Père Conrad. La voie aura donc été frayée par l'aînée, mais débouchera sur un radicalisme mystique où s'exprime la singularité de Pauline. Celle-ci va se jeter dans l'érémisme mystique avec une détermination qui ne se démentira pas; elle subvertira le capital social et culturel hérité, y compris les positions politiques du père et les compétences professionnelles acquises à l'école. Sophie traduisait tout cela dans une expression tendre en appelant sa cadette «Ma petite chiffonnière»; elle savait que Pauline était une marginale, mais la considérait d'une certaine façon comme son enfant chérie et comme bien près d'être une sainte.

La bifurcation

A cette époque, le Tiers Ordre connaît une expansion rapide; mais une divergence idéologique majeure met en opposition les obédiences qui regroupent les tertiaires franciscains. Les *capucins* considèrent que le prolétariat a besoin de vie spirituelle et non de biens matériels ou de réformes sociales; cette position trouve son expression la plus vigoureuse chez le Père Prosper de Martigné (Louis Meslin, 1843-1901, originaire de Martigné, à 12 km de Mayenne), qui dirige personnellement durant plusieurs années le groupe des tertiaires du Mans. Supérieur provincial des capucins de Paris entre 1888 et 1894, il sera même à cette époque en correspondance avec Sophie au sujet de Pauline. Les *franciscains*, insistant sur l'injustice dont les pauvres étaient victimes, se voient accusés par les premiers de faire le lit de la révolution socialiste. Les capucins reprochent aux franciscains, très liés aux débuts du courant démocrate-chrétien, de favoriser la révolution en soutenant les thèmes de la justice à l'égard des pauvres. Ayant opté pour la ligne de son directeur, capucin, Pauline vit dans la conviction absolue qu'on peut atteindre une vie spirituelle très pure dans la misère et qu'on a dès lors tout ce qui est réellement souhaitable sur terre; la subversion consiste alors à dire que cette convic-

tion vaut non seulement pour le prolétariat, mais tout aussi bien pour une fille de bourgeois comme elle, Pauline; elle non plus n'a pas besoin de biens matériels, ni de son patrimoine, ni de son statut social d'enseignante; elle s'engage donc dans la voie qu'on préconise pour les prolétaires. La ligne des capucins tend à domestiquer la sauvagerie ouvrière par une valorisation exclusive des biens de salut; Pauline s'engage à contrechamp en franchissant délibérément les frontières de classe pour se placer elle-même, fille de notables aisés, dans les conditions de vie les plus démunies, à Montmartre, au milieu d'un prolétariat écrasé par la répression contre la Commune.

L'autre élément déterminant pour la vocation de Pauline est constitué par la découverte de la misère atroce que les filles Lair Lamotte n'ont guère eu l'occasion de côtoyer à Mayenne ni en pension. Partie pour s'engager comme institutrice dans une famille de Londres, elle apprend en arrivant que la place a déjà été prise; elle ira donc travailler comme gouvernante dans une autre famille; compte tenu de l'endroit où celle-ci habite, Pauline traverse quotidiennement le quartier de la Tour pour aller à la messe chez les franciscaines.

La Tour de Londres

Dès 1845, dans *Die Lage der arbeitenden Klasse in England*, Engels avait décrit cette partie de Londres en reprenant les termes pathétiques d'un pasteur :

«Je n'ai jamais vu les pauvres dans une détresse aussi profonde que [...] à Bethnal Green. Pas un seul père de famille sur dix dans tout le voisinage qui ait d'autres vêtements que son bleu de travail et celui-ci est aussi mauvais et déguenillé que possible; beaucoup même n'ont pas, pour la nuit, d'autres couvertures que ces guenilles et pour lit n'ont qu'un sac rempli de paille et de copeaux.»

En 1867, *Das Kapital* revient à la charge; Marx écrit :

«C'est Londres qui occupe le premier rang sous le rapport des logements encombrés ou absolument impropres à servir d'habitation humaine.»

Marx cite un rapport médical britannique qui conclut :

«Pour les enfants élevés dans cette atmosphère maudite, c'est un baptême dans l'infamie. Et c'est se bercer du plus vain espoir que d'attendre de personnes placées dans de telles conditions qu'à d'autres égards elles s'efforcent d'atteindre à cette civilisation élevée dont la pureté physique et morale constitue l'essence.»

DOSSIER

Trajectoires
Jacques Maître
Les deux sœurs

Pauline témoignera à son tour, mais selon une lecture mystique, dans un mouvement que retrace fort clairement le contexte d'une lettre à Sophie :

«Que je souffre de voir que les pauvres ne comprennent pas généralement leur bonheur ! Je demande au bon Dieu de leur envoyer des Apôtres qui leur fassent découvrir qu'ils sont vraiment les plus heureux. S'ils le veulent, ils ont dès cette terre le royaume des cieux en partage. Sais-tu que c'est toi, chère Sophie, qui m'a fait réfléchir tout d'abord sur cette vertu de la Pauvreté ? J'étais en Angleterre quand tu m'écrivis que tu venais d'entrer dans le Tiers Ordre de saint François d'Assise. Tu me dis quelque chose de ton amour pour la pauvreté que tu désirais pratiquer toute ta vie. Je sentis que j'avais le même désir et peu de temps après je fis la connaissance des Religieuses Franciscaines. Je lus la Vie de saint François d'Assise et dès lors ma vocation me fut connue. Mais c'est ta lettre qui me fit faire les premières réflexions. Dieu m'envoya ensuite à la Tour de Londres qui se trouve au milieu du quartier des misérables. Ah ! c'est là que j'ai vu la misère dans toutes ses horreurs ! On n'a pas idée de ce que sont les pauvres en Angleterre. Tous les matins, je traversais ces quartiers pour me rendre à la messe, je pouvais comparer la pauvreté de saint François avec cette misère hideuse.»

Cette lettre de Pauline doit être rapprochée d'une déclaration du pasteur cité par Engels :

«Je crois qu'avant que l'évêque de Londres n'eut attiré l'attention du public sur cette paroisse [de Bethnal Green] si misérable elle était aussi peu connue à l'extrémité ouest de la ville que les sauvages d'Australie ou des îles des mers australes.»

Pour parler ainsi de la misère, Pauline paye de sa personne. A Londres, elle quitte son emploi, jugé trop confortable. Dans le couvent où elle se réfugie quelques semaines, les franciscaines veulent la faire entrer en religion ; mais elle trouve leur mode de vie trop éloigné de son idéal et elle s'enfuit dans la campagne comme vers une Thébaïde. Plus tard, elle fixera rétrospectivement l'épisode initial de sa «voie» à cette coupure, au moment où elle s'était retrouvée dans une cabane abandonnée, au milieu d'un champ proche du couvent ; elle venait tout juste d'avoir vingt et un ans et elle inaugurerait un état de rupture radicale avec son statut social.

Dans les semaines suivantes, en septembre 1874, voulant rattraper sa sœur au bord du gouffre, Sophie lui fait offrir une place de professeur d'anglais et de surveillante par Stéphanie Gondard, devenue un an plus tôt directrice de son établissement, l'Institution Coindon, à l'hôtel Biseul. Pauline refuse, alléguant le mauvais état de sa

mémoire. Revenue en France, elle fait déposer sa malle à la pension le jour de la rentrée, mais se dérobe; elle écrit son refus à Mathilde :

«Ma sœur chérie, je ne puis, je ne dois pas accepter la place qui m'est offerte: je ne pourrais en remplir les obligations quelque faciles qu'elles soient et j'occasionnerais des ennuis à notre sœur Sophie. Que veux-tu, ma chère Mathilde, il faut nous soumettre à la volonté de Dieu, quelque dure qu'elle paraisse être. Il m'a ôté la mémoire et les qualités nécessaires pour enseigner dans un pensionnat, je ne saurais maintenant accepter une place de maîtresse sans me rendre réellement coupable car je ne pourrais bien remplir mes devoirs. Quelque courte que soit une leçon, il faut qu'elle soit bien donnée. Elle exige les mêmes qualités que si elle était longue. Je me reconnais incapable d'être une bonne maîtresse d'anglais aussi bien que bonne surveillante, je ne puis donc accepter les offres de Mlle Gondard.»

La butte Montmartre

En octobre 1874, Pauline écrit à ses parents une lettre affectueuse où elle annonce qu'elle se fixe en France. Pour s'engager plus avant dans sa voie mystique, elle brûle ses vaisseaux par l'abandon de son identité sociale liée au patronyme; elle se fait appeler Madeleine Tony («Madeleine» par assimilation à la pécheresse de l'Évangile). Nous sommes à ce moment dans une capitale plus que jamais quadrillée par la police. Selon Marx, Don Quichotte avait expérimenté que la vie de chevalier errant n'est pas compatible avec tous les modes de production; Pauline découvre avec surprise combien la voie franciscaine radicale est intolérable pour la Justice de cette période :

«Alors commença cette série d'épreuves que je n'avais pas prévues au début de ma carrière de pauvre fille, mais que j'acceptais résolument sans regretter ce que j'avais fait, voyant dans ces épreuves une permission très spéciale de la Providence.»

Ayant entrepris de dormir une nuit sur un banc des grands boulevards, Pauline est emmenée à la Préfecture de Police et refuse d'indiquer son état civil véritable: elle déclare s'appeler «Madeleine Tony»; condamnée à un an de prison pour vagabondage et refus de décliner son identité, elle est incarcérée à la prison Saint-Lazare, réservée aux femmes délinquantes et aux prostituées atteintes de maladies vénériennes. En prison, Pauline poursuit tranquillement son chemin mystique, dans la piété, l'obéissance à toutes et une charité poussée jusqu'à l'héroïsme.

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

Libérée, elle est bientôt arrêtée et condamnée une deuxième fois sous le pseudonyme de «Madeleine Lebouc» («Lebouc» par assimilation au bouc émissaire de la Bible). Après l'expiration de sa peine (six mois de prison), elle reste interdite de séjour pour cinq ans; elle revient clandestinement à Paris pour rester fidèle à sa vocation; la Onzième Chambre condamne à nouveau «la fille Lebouc Madeleine», cette fois pour rupture de ban, mais la peine se limite à un mois de prison. Interpellée pour défaut de billet dans un train, elle se verra condamnée encore une fois sous l'accusation d'escroquerie, mendicité, rupture de ban...

Dès le début de sa vie misérable, elle se consacre à une cancéreuse; celle-ci la traite durement et la nourrit à peine. Ainsi Pauline se retrouve-t-elle dans la tradition franciscaine des soins aux malades repoussants. A partir de 1878, sur consigne du Père Conrad, elle prend en charge une autre cancéreuse, Rosalie, qu'elle soignera jusqu'à la fin, comme on l'a vu plus haut.

A l'approche de la quarantaine, la santé de Pauline se détériore. Jusqu'ici, elle a méprisé fièrement ses besoins corporels.

«C'est quand j'ai vécu seule que j'ai eu le plus de privations, j'ai passé neuf mois n'ayant de vêtements que ceux que je portais, ne prenant que de l'eau et un peu de pain et j'en manquais assez souvent. J'avais pour tout mobilier un crucifix, une moitié de couverture, une boîte de bois qui me servait d'oreiller et qui contenait ce qu'il me fallait pour travailler à coudre des bourrelets de fenêtre, une cruche d'eau et une cuvette de terre. Ce fut mon temps le plus heureux pendant lequel j'ai goûté presque sans cesse une joie intime que je ne peux dire. [...] Si la misère faisait mourir il y a longtemps que je ne devrais plus vivre, j'ai fait toutes les expériences de la misère, j'en ai connu les douleurs et surtout les joies, car j'étais soutenue par le ciel.»

En réalité, dès 1880, des troubles moteurs s'étaient manifestés dans les membres inférieurs, sans que Pauline en fasse cas. Durant la nuit de Noël 1892, elle se trouve prise de douleurs atroces et de contractures insupportables aux jambes qui l'obligeront durant plus de dix ans à marcher sur la pointe des pieds; quelques jours plus tard, elle entre à l'hôpital catholique franco-néerlandais du 174 rue Championnet. Le Père Conrad va mourir en juillet 1893; immédiatement commenceront des épisodes délirants. Pauline passera successivement par l'Hôtel-Dieu (1894), Bichat (1894-1895), Necker (1895-1896), avant d'arriver à la Salpêtrière, où elle est admise à l'hos-

pice en tant qu'indigente; dans ces divers établissements, les diagnostics seront aussi variés qu'étranges: névrite consécutive à une fausse couche, névrite alcoolique, démarche hystérique chez une ancienne danseuse d'opéra; en aucun cas, on ne prêtait attention au discours de Pauline comme sujet; on s'empressait seulement de la classer au plus vite dans une catégorie nosographique. A la Salpêtrière, elle sera finalement considérée comme un cas absolument typique de démarche hystérique, d'autant plus que les stigmates de la Passion apparaissent sur ses pieds à plusieurs reprises au plus fort de ses troubles mentaux. La série de périodes délirantes se poursuivra par moments durant une dizaine d'années, avant de disparaître grâce à une guérison complète atteinte en 1904.

Sophie chef d'établissement et chef de la famille

Tout en restant loin de se jeter dans l'extrémisme de Pauline, Sophie manifeste de bout en bout un désintérêt pour les questions d'argent, conformément à l'idéal des tertiaires franciscaines. Elle mène bon train sa carrière d'enseignante; en 1878 (à 28 ans), elle passe à Paris son brevet de capacité du primaire pour les écoles et pensionnats de jeunes filles; en 1882, elle demande l'autorisation d'ouvrir une salle d'école libre annexée à l'Institution que dirige encore Stéphanie Gondard; elle ouvre dès 1884 son propre pensionnat, l'Institution Lair Lamotte (qui succède à l'Institution Coindon). Toutefois, pour l'achat du bâtiment voisin, l'hôtel d'Andigné, les questions financières priment sur la pédagogie; c'est son associée, Marie Schoenberger (1859-1946), qui devient propriétaire du bâtiment et l'institution s'appelle désormais «Lair Lamotte et Schoenberger». Léontine, dont le mari est parti travailler en Espagne, vient rejoindre Sophie, tout comme leurs parents après l'hémorragie cérébrale qui frappe la mère en 1884. A partir de 1891 (à 42 ans), Sophie représente l'enseignement libre au Conseil départemental de l'Instruction primaire.

Au début de 1904, Pauline a 50 ans et elle recouvre sa santé mentale; son odyssée dans les hôpitaux parisiens a pris fin. Elle est désormais en relations avec le Père jésuite Poulain, spécialiste de théologie mystique; il lui remet un exemplaire du livre qu'il vient de publier et qui est appelé à un immense retentissement: *Des Grâces d'oraison*. Quelque peu assagie, la «petite chiffonnière» accepte de vivre au Mans, dans le quartier de la vieille ville, auprès de

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

Sophie et de Léontine. Elle accepte la sollicitude de Sophie et fréquente les réunions de famille, mais elle continue sans désespérer sa vie de mystique et se dévoue dans une école pour enfants pauvres, où elle s'occupe

«de l'école, du ménage, de la cuisine, de la couture, quelquefois encore d'un peu de peinture.»

Elle aura aussi l'occasion de se livrer à son activité favorite: le service d'une malade. On la voit cependant passer dans l'Institution Lair Lamotte comme un feu follet, toujours en vêtements misérables; c'est le contraste total avec l'allure de Sophie, tranquille, aimable mais assez guindée dans son style vestimentaire. Tertiaires franciscaines l'une et l'autre, dans l'obédience des capucins, elles divergent dans leur «vocation». Sophie choisit la dévotion intramondaine, reste fidèle aux convictions républicaines, garde un train de vie modeste, se signale par un comportement affable et par sa bonté, mais tient son rang dans la société. Sa photo atteste une mise vestimentaire et une posture pleines de dignité, sans ostentation.

Pauline mène la vie qu'elle a souhaitée, de piété, de pauvreté et de dévouement aux miséreux. Elle a toutefois réintégré sa famille sous l'aile de Sophie, qui lui assure des conditions d'existence moins terribles que ne l'avait été la vingtaine d'années passées à Montmartre. Elle habite désormais une chambre au 15 de la rue Barillerie, en face de l'Institution Lair Lamotte, tout près du 4 rue des Falottiers, où sa mère est morte presque 30 ans auparavant.

Dévotion intramondaine ou érémitisme mystique

Définissant son identité sociale, Pauline se présentait comme «tertiaire isolée», ce qui ne manquait pas d'être fort significatif. Elle appartenait au Tiers Ordre à titre individuel, sans se trouver membre d'un groupe à l'intérieur de cette organisation; elle n'était certes pas isolée dans son appartenance, puisqu'elle avait un directeur de conscience. Une telle position a défini dans une grande mesure sa trajectoire idéologique, sociale et spirituelle. En effet, son lien social, son insertion en résultent; le Père Conrad professait à son égard une très vive admiration:

«C'est certainement une sainte âme et je ne m'étonnerais pas qu'un jour elle fit des miracles.»

En mourant, le 3 juillet 1893, il lui légua son crucifix, ce qui semble signifier qu'elle était à ses yeux la plus sainte des personnes dont il fut le directeur de conscience.

Relativement marginale comme tertiaire *isolée*, radicalement marginale comme «Madeleine Lebouc», elle est animée par une idéologie qui s'enracine dans les combats entre les deux branches du Tiers Ordre.

Quand son directeur de conscience lui propose d'entrer dans un couvent, Pauline lui répond que la vie conventuelle est le bien-être, comparativement à l'existence des pauvres qu'elle a vus dans le quartier de la Tour et à Montmartre; sa vocation à elle consiste dans la misère authentique, ce qui donne par contraste aux couvents une connotation de confort. On perçoit ici l'écho de la protestation élevée par les ordres mendiants contre les monastères au Moyen Age. Là encore, Pauline pousse la logique de son exigence franciscaine jusqu'au point où elle dérange l'institution établie. Citons une lettre que Charles de Foucauld écrivait de la Trappe d'Akbès à la même époque, le 30 octobre 1892 :

Vous espérez que j'ai assez de pauvreté. Non, nous sommes pauvres pour des riches, mais pas pauvres comme l'était Notre-Seigneur, mais pas pauvres comme je l'étais au Maroc, pas pauvres comme saint François...»

Nous comprenons dès lors que Pauline soit incarcérée pour «vagabondage» au sens du Code Pénal, elle qui prétend vivre sans feu ni lieu, sans nom ni patrimoine; les tribunaux la condamnent à ce titre et la font incarcérer à la prison Saint-Lazare, au milieu des voleuses et des prostituées; elle-même est considérée comme fille de joie, ce qui ne manque pas de pittoresque, s'agissant d'une personne extrêmement prude; mais il est inconcevable pour la police qu'une femme mène une vie aussi marginale sans être dévergondée. Pauline paiera le prix d'un choix mal accordé à une époque de contrôle social extrêmement sévère contre tout ce qui subvertit l'ordre nécessaire à la phase ascendante d'un capitalisme effréné, secoué par l'insurrection de la Commune.

Une écoute psychanalytique

Le destin des pulsions

Quelques éléments factuels peuvent contribuer à donner sens à la trajectoire de Pauline, fille d'une mère froide, chaotique. Nous savons que, toute petite, elle entendait de son lit sa mère et sa tante maternelle décrier le père comme incapable de s'intéresser assez à l'argent pour enri-

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

chir la famille. Peut-être aussi Pauline se vivait-elle inconsciemment comme enfant de remplacement ayant usurpé la place d'une petite fille morte. En effet, la plus jeune sœur de Sophie Fouësil, Clotilde, avait épousé un frère de Prosper deux ans avant la naissance de Pauline; le couple habitait près des Lair Lamotte et donna naissance à une fille, prénommée aussi Clotilde, décédée en bas âge quelques mois avant que Pauline ne soit conçue; celle-ci, comme une sorte d'enfant de remplacement, vint-elle dans le discours familial supplanter la petite morte? Mais nous n'avons pas d'éléments plus précis à ce sujet...

Mieux vaut se reporter au discours de Pauline livrant ses fantasmes et ses rêves. Par exemple, une imagerie significative lui vient en 1896 dans une sorte de séance de rêve éveillé avec un médecin de la Salpêtrière:

«Dieu m'a mise dans un singulier endroit, dans une sorte d'armoire comme on enferme un objet précieux, une statue, mon état tout passif me permet de rester dans la position où on m'a mise, je me sens bien au chaud et je ne souffre pas du manque d'air.»

Elle s'identifie ainsi à Jésus dans l'utérus maternel sur un mode que Freud relèvera bientôt de son côté à propos des situations où le rêveur se trouve enfermé dans un espace doux et tiède. Or, Pauline considère comme très révélateur de ses intuitions mystiques un dessin figurant La Trinité par des inclusions successives: le Père se trouve représenté par une sorte de sac lumineux; à l'intérieur, Jésus, avec ses cheveux longs et sa grande robe, qui étend les bras dans un geste d'accueil protecteur; sur sa poitrine, un halo de feu contient le cœur; par ailleurs, ce cœur ouvert par la blessure est le sein qui a porté la mystique, le sein qui l'allait.

Parmi les désirs figurés chez Pauline sous couleur d'un rapport à Marie, on peut entendre celui de réparer une mère détériorée, afin de pouvoir jouir à nouveau d'être dans son giron. Ainsi, Pauline raconte un rêve:

«Je descends un escalier interminable et dans un lieu souterrain étroit et obscur j'aperçois une statue de la Vierge abîmée, noircie et mutilée. Je comprenais que là était ma place, mais que l'endroit était noir et triste pour y demeurer toujours¹²!... Je me trouvais devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, elle levait les yeux au ciel avec une expression de tristesse profonde en même temps que d'indicible amour. Elle joignait les mains dans une attitude suppliante et son visage était illuminé d'une clarté céleste. Elle avait une couronne formée par des diamants d'un éclat incomparable... Mais cette couronne

12. Le début de ce rêve ne va pas sans une certaine note d'analité, soulignée ensuite par l'ambivalence des sensations, où se mêlent l'agréable et le pénible.

n'était pas droite et j'ai senti en moi-même, dans ma poitrine, la voix de Dieu qui me disait que mon devoir était de la remettre mieux. J'hésitais à m'approcher de cette Vierge si belle, je n'osais. Mais la voix me pressait en même temps que mon désir de voir Marie couronnée comme il convenait. Il me semble que je n'étais plus agenouillée, mais que maintenant j'étais levée toute droite; mais la statue était placée bien au-dessus de moi, j'ai senti que mon corps soulevé planait dans l'air, il était certainement soutenu par les anges et doucement je me suis sentie portée jusqu'à la tête de la statue dont j'ai remplacé la couronne bien droite.»

La description du souterrain m'évoque un caveau: lieu souterrain «noir et triste pour y demeurer toujours»; au cours de certains délires, Pauline ne voit-elle pas dans une grotte des amoncellements de cheveux de femmes dépecées, et n'entend-elle pas en provenance de caves le bruit que font les bouchers débitant de la chair humaine? Mais le souterrain est aussi le lieu où retrouver la mère pour la réparer, la restaurer dans sa fonction maternelle. Le thème de la statue est celui du corps immobile, heureux dans la béatitude du fœtus extatique¹³, souffrant dans la paralysie de la mère invalidée durant quatre ans par une hémorragie cérébrale, cadavérique; Pauline introduit explicitement cette opposition dans un récit d'extase:

«Sans être paralysé, mon corps n'a pas plus de mouvement qu'un cadavre; mais l'esprit vit, le cœur aime et tout mon être jouit d'une volupté ineffable qui va se prolonger, il me semble, jusqu'au ciel.»

Peut-être la couronne de guingois évoque-t-elle la dissymétrie des lésions chez la mère de Pauline après son hémorragie cérébrale; peut-être la couronne dit-elle la maternité, avec chaque enfant figuré par un diamant, selon une imagerie courante à l'époque, et c'est l'absence de Pauline elle-même dans le cercle de famille qui altère l'équilibre de la couronne. En revanche, la lévitation procure à Pauline une extrême liberté de mouvement, comme elle l'exprime dans un autre récit de rêve:

«Je me suis vue planant dans l'air, traversant les espaces avec la promptitude du vent. [...] Pour moi, il n'y a plus d'obstacles, je traverse avec rapidité les lieux les plus incommodes et les plus étroits [...]. Quelle volupté inexprimable de se transporter ainsi sans que les pieds touchent la terre, rien ne peut donner une idée de la douceur que l'on ressent à voler ainsi partout. Je suis comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'eau, tout obéit à mon plus léger caprice.»

Dans certaines phases délirantes, Pauline interprète sa démarche forcée sur la pointe des pieds comme un début

13. Dans un texte célèbre sur l'inquiétante étrangeté, Freud évoque le fantasme de se trouver enterré vivant en état de léthargie; il le rapporte au fantasme de vie dans le corps maternel, avec l'élément de volupté et de peur que cela comporte.

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

de lévitation, à l'instar des saints dont l'hagiographie rapporte de telles performances. Chez elle, il s'agit alors d'entamer une lévitation qui la portera jusqu'au pape pour faire proclamer le dogme de l'Assomption; ce fantasme traduit le désir d'arracher la mère à la mort et de la placer en un lieu sûr où elle restera vivante pour toujours¹⁴.

Dans l'économie psychique de Pauline, ces discours où le sujet se trouve, dans ses rapports avec des êtres surnaturels, en position d'être adopté/adoptant répondent à un fantasme d'illégitimité¹⁵ et à un désir très prégnant. En s'inscrivant par son mythe dans l'histoire religieuse de son temps, Pauline trouve la référence socioculturelle d'un langage qui lui sert à parler de sa place dans le discours familial; paradoxalement, cette posture passe par un déni de sa filiation, avec le rejet de son patronyme et de son patrimoine, allant jusqu'à s'originer de soi-même en choisissant un patronyme imaginaire lourdement chargé de sens par rapport à son histoire personnelle; tout cela va aussi avec le refus de tenir son rôle de fille au foyer parental près de sa mère gravement malade¹⁶. Cette illégitimité tient sans doute à la façon dont Sophie Fouësil et sa sœur Eulalie dénigrent Prosper comme ne faisant pas face à ses responsabilités économiques en tant que chef de famille; peut-être aussi à une déception des parents, dont le troisième enfant est encore une fille, à laquelle on donne d'ailleurs le prénom du père (le second prénom, car le premier ne peut pas se féminiser) comme on a donné le prénom de la mère à la première fille. Dans cette logique, se vouloir abandonnée rend Pauline adoptable, soit par des pères (Dieu, le Père Conrad, le Père Poulain, le médecin), soit par des mères (la Vierge Marie, Sophie, une domestique, Rosalie Bourland). Elle-même adopte et maternelle Jésus, des femmes cancéreuses, des petites filles pauvres et démunies.

Le retrait d'amour

Chez Pauline, il me semble que l'enfoncement dans les ténèbres correspond à l'angoisse de subir un retrait d'amour. Déjà, à l'adolescence, elle exprime un tel sentiment à propos du garçon qui manifeste de l'indifférence alors qu'ils avaient vécu une passion amoureuse l'été précédent. De même, quand ses compagnes de pension racontent leurs histoires d'amour, Pauline évoque l'inconstance et se dit qu'avec Dieu elle ne risque rien de tel. Le bouc émissaire n'est-il pas lui aussi un être familier

14. Notons aussi que la mère de Pauline est «retombée en enfance» à la suite de ses troubles cérébraux; en refusant de se nourrir si ce n'est pas sa fille qui vient la faire manger, elle réitère peut-être les oppositions alimentaires de Pauline enfant, dont le manque d'appétit inquiétait la famille.

15. Pauline sait très bien que sa déclaration d'identité sous le nom de «Madeleine Lebouc, née à Paris» est fausse; mais elle trouve ainsi dans le réel un répondant à son roman familial; elle vit et elle est traitée comme si...

16. Dès son départ pour Londres, Pauline manifeste un tel rejet, mais à l'égard de sa langue maternelle. En effet, ne parlant pas bien l'anglais, dira-t-elle à Janet, elle comptait qu'elle «pourrait davantage s'isoler et éviter de se mêler aux conversations, car déjà elle se sentait incapable d'avoir de fréquents rapports avec le monde».

qu'on chasse dans le désert ? Au cours de la décennie marquée par des phases délirantes, Pauline touche le fond de sa douleur quand elle atteint le sentiment que Dieu ne l'aime plus, ne répond plus à son amour. Dans la perspective d'une culpabilité œdipienne, elle a pu craindre que ses parents ne la rejettent ; déjà, on sait que la mère reprochait au père de délaisser son commerce pour emmener ses filles en promenade à la campagne. Plus précocement encore, Sophie Fouësil a pu donner aux enfants l'impression de n'être aimées que sous condition de satisfaire aux exigences maternelles culpabilisantes. Pauline peut en temps ordinaire colmater la brèche grâce à une posture appropriée : idéaliser sa mère dans l'image de la Vierge Marie, se rendre nécessaire et réparatrice auprès d'elle dans l'image fournie par des cancéreuses, mater sa propre mère à travers les petites filles miséreuses, partager l'opprobre jetée par la mère sur le père, s'identifier alternativement à la mère glorieuse et au père souffrant ; le barrage en vient à être submergé quand le père symbolique meurt et que la parole paternelle manque. Pauline se trouve alors chassée dans le désert où on ne rencontre personne qui parle, qui écoute, qui aime.

En tout cas, le délire ne sera pas resté une voie sans issue dans la quête de Pauline. Il aura été circonstancielle-ment déclenché par la conjoncture des attentats anarchistes, d'une proximité des bas-fonds, des contractures douloureuses et surtout de la mort qui vient lui enlever son directeur de conscience. Après ces dix ans de tribulations dramatiques, le conflit intra-psychique dont le processus s'origine avec la faille initiale dans la relation anacritique de Pauline à sa mère aura trouvé un certain dénouement. La parole de père fermement tenue par le Père Conrad, par le médecin de la Salpêtrière et le Père Poulain est venue à point pour y contribuer. Ce n'est pas par hasard que Pauline appelle chacun d'eux «mon Père»¹⁷, alors que tous les trois sont des professionnels de la parole légitime comme expression de la Loi ; prêtres ou médecins, ils se trouvent aussi inaccessibles à toute éventualité de rapports sexuels ; en même temps, ils médiatisent la relation avec Sophie, la grande sœur maternelle. Ayant pu ainsi trouver une symbolisation et une issue à son conflit œdipien, Pauline peut finir par accepter de vivre au Mans sous la protection de Sophie, qui l'entoure d'un amour inconditionnel et valorisant, sans risque de rejet ni de symbiose.

17. N'oublions pas que la mort du Père Conrad est l'événement qui induit une décompensation allant jusqu'au délire.

Conclusion

Les champs et les dispositions

En Avant-Propos de mon livre sur *L'Autobiographie d'un paranoïaque*, j'ai publié un entretien avec Pierre Bourdieu, où celui-ci me déclarait :

«En se privant [...] de la référence à l'univers religieux, ou en le traitant simplement comme purement occasionnel, c'est le désir même qu'on s'interdit de comprendre. Et ça, est-ce que ce n'est pas un reproche que l'on pourrait faire aussi à la psychanalyse, qui s'arrête souvent au moment où le social commence à travailler le désir, en lui fournissant non seulement des façons de s'exprimer, mais aussi des principes de structuration, des raisons d'être...

[...] On voit comment les agents peuvent satisfaire leurs intérêts ou leurs désirs individuels, liés à leur histoire familiale, en détournant à leur profit des possibilités inscrites dans l'institution, et inversement, comment l'institution, notamment à travers ce qu'elle inculque par les rites d'institution, peut se servir des passions et des pulsions qu'elle canalise. Et on voit aussi comment il y a place pour la subversion, la transformation des structures : par exemple tel agent peut se servir du message idéal de l'institution contre l'institution réelle (en prêchant le retour aux sources, à la pureté originelle, etc.), il peut exploiter des possibilités laissées inutilisées par d'autres dispositions (c'est le cas de Pauline Lair Lamotte qui, en prenant pour elle, bourgeoise, un discours destiné aux pauvres, en subvertit tout le sens). C'est ce double travail du désir sur les institutions et des institutions sur le désir, que devrait prendre pour objet une socioanalyse dépassant réellement l'opposition entre la psychanalyse et la sociologie¹⁸.»

Si on formule la problématique en termes de champs et d'agents, il faut bien garder à l'esprit le poids de l'histoire. Quand Sophie, obligée de gagner sa vie grâce à son instruction, investit sa créativité dans la formation scolaire des filles en animant un établissement libre, elle se trouve en plein dans la conjoncture du Second Empire, puis de la III^e République. La bifurcation par laquelle Pauline s'écarte de la voie toute tracée d'avance prend sa direction sous l'impact d'une conjoncture historique : la découverte, sur le terrain, de l'insoutenable misère qui écrase les classes laborieuses londoniennes et l'héritage de la filière mystique franciscaine réinterprétée par les capucins ; alors que Marx et Engels réagissent à cette misère par un millénarisme révolutionnaire, Pauline s'identifie à François, lui-même figure du Christ, afin de partager en même temps la pauvreté la plus atroce et l'acceptation mystique du sort qu'endure le prolétariat ; la mystique

18. *L'Autobiographie d'un paranoïaque*, op. cit., pp. XVII et XIX.

tourne le dos à la politique et à l'économie pour ne valoriser que le salut spirituel. Ce qui meut Pauline dans ce retournement, c'est le modèle fourni par la conversion de saint François, fils d'un riche drapier, abandonnant fortune, privilèges familiaux, patronyme et même ses vêtements personnels pour devenir mendiant, allant jusqu'à embrasser fraternellement un des ces parias qu'étaient en son temps les lépreux ; suivant cet exemple point par point, Pauline, réfugiée dans la plus noire misère, ne portera plus que des nippes de rebut envoyées par sa sœur Sophie et s'habillera seulement par nécessité de respecter la décence. Son langage du corps est lui-même une tentative de réitérer la vie de saint François.

Une inconnue célèbre

Le moment est venu de situer plus complètement Pauline Lair Lamotte. Comme je l'ai révélé en 1989 dans des articles et développé en 1993 dans un livre¹⁹, c'est elle qui est célèbre depuis 1926 sous le pseudonyme de «Madeleine Lebouc». Pierre Janet, professeur de psychologie expérimentale au Collège de France, fut la grande vedette de la médecine mentale française depuis le début du siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale. Au centre de son œuvre, nous trouvons «Madeleine», qu'il suivit à la Salpêtrière durant la décennie où elle passa par des épisodes de délire ; il l'a rendue paradigmatique comme malade présentant les phénomènes essentiels de la mystique à l'instar de sainte Thérèse d'Avila (mais il en a toujours caché soigneusement l'identité). Le médecin de la Salpêtrière que j'ai mentionné plus haut n'est autre que Pierre Janet.

Pauline se trouva placée comme indigente à l'hospice de la Salpêtrière. En raison de sa démarche singulière, elle fut signalée par des étudiants à Janet, qui la fit entrer le 10 mai 1896 à la salle Claude Bernard, où il avait ses malades dans le service de Fulgence Raymond. Dès le mois d'août, au Congrès International de Psychologie (à Munich), Janet et Raymond donnèrent une communication à son sujet ; quelque temps après, Pauline fut présentée devant les étudiants, au cours d'une leçon consacrée à son cas. Surpris de constater l'impossibilité de modifier la démarche de Pauline par suggestion – ce qui contredisait l'hypothèse d'un trouble hystérique – Janet ne reconnaitra cependant qu'après la mort de Pauline la vraisemblance d'une étiologie organique :

19. *Une inconnue célèbre. Madeleine Lebouc/Pauline Lair Lamotte (1853-1918)*, Paris, Anthropos (Collection Psychanalyse), 1993. Préface de Georges Lanteri-Laura. On trouvera dans cet ouvrage l'ensemble des textes relatant les propos de Pauline Lair Lamotte qui ont servi à mon analyse.

DOSSIER

Trajectoires

Jacques Maître
Les deux sœurs

«C'est en suivant cette évolution (terminale) que j'ai adopté l'hypothèse d'une syringomyélie évoluant lentement à propos d'une malformation de la moelle épinière datant probablement de la première enfance.»

Janet ne s'est attaché qu'à la succession des «états» pathologiques comprenant des phases délirantes. Il a laissé dans l'ombre les processus sociohistoriques aussi bien qu'il est resté sourd aux expressions de l'inconscient. Son travail constituait pourtant une avancée vers la prise en compte du domaine de la psychologie, fournissant ainsi beaucoup d'éléments pour la compréhension de ce «cas» devenu grâce à lui classique en psychiatrie. On s'y réfère aujourd'hui à propos des rapports entre délire et «delirium», délire et psychose, notamment parce que Pauline a guéri spontanément d'une façon définitive de ses troubles mentaux.